Hugo Marie Grimaldi d'Esdra

L'ART DE LIRE

Pourquoi lire, que lire, comment lire

FormadiLib

Préface

J'ai fait ce livre pour une raison simple. Autour de moi, on ne lit plus. On s'en excuse à peine. On dit qu'on n'a pas le temps, et l'on passe trois heures par jour à regarder un écran de la taille d'une main.

Je ne crois pas au manque de temps. Je crois à la perte d'un art. On a su lire ; on ne sait plus. Et ce qui s'est perdu peut se rapprendre, à condition de s'adresser aux bons maîtres.

Je les ai réunis ici. Ils viennent de Rome, de Paris, de Vienne, de Madrid, d'un cloître de chartreux et d'un train de nuit entre Johannesburg et Durban. Ils ne se connaissaient pas tous. Ils disent la même chose.

Lecteur, si vous avez ouvert ce livre, c'est que vous lisez encore. Vous êtes moins seul que vous ne pensez. Les pages qui suivent vous le prouveront.

Hugo Marie Grimaldi d'Esdra

Paris, 2026.

Introduction générale

Qui lit encore ?

De la lecture comme art perdu, et retrouvable

À la fin de Fahrenheit 451, Montag s'enfuit. Il a été pompier ; il brûlait les livres. Il suit la voie ferrée dans la nuit. Au bord d'un feu, il trouve des hommes. Des vagabonds, d'anciens professeurs, un pasteur. Leur chef, un ancien écrivain nommé Granger, les présente, et chaque nom est un titre : celui-ci est la République de Platon, celui-là les Voyages de Gulliver. Il n'y a plus de livres. Alors ils sont devenus les livres. Chacun en a appris un, puis l'a laissé brûler. Ils attendent, le long des rails, le jour où l'on voudra les entendre.

Ray Bradbury a écrit cela en 1953. François Truffaut en a fait un film en 1966, et c'est souvent par le film qu'on connaît *Fahrenheit 451*. Il a passé ses dernières années à se plaindre qu'on l'eût mal compris. Son roman, disait-il, ne parlait pas de la censure. Il parlait d'un peuple que la télévision rendait incapable de lire, et à qui l'on n'avait plus rien à interdire. Il avait raison. Personne n'a brûlé nos bibliothèques. Elles sont là, immenses, ouvertes à toute heure. On s'en éloigne sans violence. On préfère autre chose.

Il y a eu des hommes-livres avant Bradbury. Ils n'étaient pas de fiction. À Auschwitz, au printemps 1944, Primo Levi va chercher la soupe avec un jeune Alsacien qu'on appelle Pikolo. Ils ont une heure. Levi lui apprend l'italien avec ce qu'il a : le chant d'Ulysse, qu'il récite de mémoire, qu'il troue, qu'il rapièce, et qui lui parle ce jour-là

comme jamais. À Moscou, dans les mêmes années, Nadejda Mandelstam apprend par cœur les poèmes de son mari arrêté. Elle ne fait pas confiance au papier. Elle les portera vingt ans dans sa tête. Et bien avant eux, pendant cinq siècles, des hommes en bure ont recopié dans des salles froides des textes dont ils ne comprenaient pas toujours la langue. Il fallait qu'ils passent. Ces gens n'ont pas en commun le courage. Ils ont su qu'un texte ne vit que dans quelqu'un.

Posons donc la question autrement. Non pas : lit-on moins ? On lit moins. Les enquêtes le disent tous les deux ans, et la plainte n'y change rien. Mais : qui lit encore ?

La réponse surprend. Il n'y a plus de classe lectrice. Pendant un siècle, lire fut le chemin de ceux qui montaient et le signe de ceux qui étaient arrivés. Les clubs de livres, le poche, les bibliothèques de gare ont vendu de l'ascension au mètre. Ce temps est clos. Ceux qui ont réussi n'ont plus besoin de lire pour le prouver. Certains s'en vantent. On rencontre des gens de pouvoir qui disent n'avoir pas ouvert un livre depuis le lycée, du ton dont on annonce qu'on a cessé de fumer. Il y a cent ans, c'eût été un aveu. C'est devenu une coquetterie.

Les lecteurs se sont dispersés. Une femme dans un train. Un père qui lit Homère à ses enfants, le soir. Un moine. Une fille de quinze ans sous sa couette, avec une lampe. Un ouvrier retraité qui vient à bout de Balzac. Un cadre qui s'enferme une heure et coupe tout. Ils ne se connaissent pas. Ils ne forment pas un public. Ce sont les hommes-livres de Bradbury, assis le long de la voie, chacun avec son texte. Mais le feu n'est plus derrière eux. Il est dans leur poche, et il vibre.

Car le vrai changement ne porte pas sur les livres. Il porte sur l'attention. Lire, c'est rester. C'est demeurer sur une page assez longtemps pour qu'une pensée étrangère prenne forme en soi.